

# Peep-Show Troopers

J'aimerais parfois être un cinéphile sans mémoire. J'aimerais mais bon, je ne suis pas dupe. Je n'ignore pas que ce sont les films vus qui font mon regard sur les films à voir, à l'image d'une pratique sexuelle où les « suivants » sont envisagés selon les gestes volés aux « précédents » ; je n'échappe pas à la transmission. Je suis un spectateur expérimenté. *Starship Troopers* n'est pas un film destiné aux spectateurs expérimentés. Il a été élaboré juste pour faire un maximum d'entrées auprès de jeunes Américains pendant un week-end de vacances, des puceaux accros aux jeux vidéo qui entrent dans une salle comme ils se mettent aux manettes d'un Doom Like, avec pour seul objectif de voir bousiller tout ce qui apparaît dans leur champs visuel. *Starship Troopers* a fait un carton le premier week-end de sa sortie, puis les entrées ont chuté. Qu'importe, un week-end a suffi pour rentabiliser le film. Et je ne peux pas m'empêcher de trouver ça presque émouvant, cette idée qu'un film puisse exister uniquement pour ramasser de l'argent en deux jours aux Etats-Unis. Voir aujourd'hui le film, sur un écran à Paris, est un malentendu. Une indiscretion. Une malveillance. Et surtout, pourquoi le taire ? un profond bonheur. Je mens. Le bonheur n'a rien à voir là-dedans. La jouissance, si. Patrick Baudry débute son livre *La Pornographie et ses images* (Armand Colin), en soulignant que le spectateur de film X se caractérise par le fait qu'il visionne plus qu'il ne voit – « ...l'amateur de vidéo X se soustrait à l'emprise de la narration et échappe aux impératifs de la vérité ou du rapport à la vérité » – et deuxièmement qu'il se voit voir, mettant en scène sa propre sexualité face aux *images-sexes* qu'il se sait regarder. C'est dans cette double position que m'a placé *Starship Troopers*. Position plutôt pas désagréable dans la mesure où je n'avais pas acheté mon billet avec de tels espoirs. Etre confronté à un film pornographique de manière inattendue est une expérience de spectateur suffisamment rare pour l'accueillir en souriant. Une bonne surprise en somme, qui fait passer toute la nullité d'un scénario réduit à une double intrigue énoncée et réglée à peine le générique achevé. Un flash d'information nous apprend que des araignées géantes menacent l'harmonie géopolitique de l'univers puis, dans une classe, un garçon et une fille s'échangent des messages *via* les écrans de leurs ordinateurs. Le visage du garçon se dessine à côté de celui de la fille, le garçon s'approche, la fille sourit, le garçon s'approche, la fille fait alors une bulle avec son chewing-gum, la bulle éclate à la gueule du garçon. Le film n'a pas débuté depuis cinq minutes qu'il a déjà tout raconté. Rien d'autre n'advient. Comme dans un film X, je sais alors que je ne peux attendre du film qu'une répétition de scènes déjà vues, ici donc de deux types : des monstres charcutant des jeunes gens, et un garçon humilié et soumis à ses humiliations. La surprise passée, je n'espère plus que l'excitation qui me fera rester dans la salle jusqu'à ce que mon désir s'épuise. D'ailleurs, le film viendra m'interroger

frontalement à plusieurs reprises : « Voulez en savoir plus ? » Malheureusement, ce principe d'interaction n'est pas mené à terme. Dommage, moi j'aurais adoré avoir à fouiller dans mes poches à la recherche d'une pièce de dix francs pour pouvoir, justement, en voir encore plus. J'étais complètement prêt à ne plus me définir comme un cinéphile mais comme un client de peep-show. Mais voir quoi en fait ? Car il ne faudrait pas croire que *Starship Troopers* offre une série de figures sexuelles incarnées. Aucune gymnastique ici, aucun coït. Le seul moment où le héros, Rico, s'apprête à s'envoyer en l'air, il est interrompu par l'arrivée de son supérieur qui lui annonce qu'il doit retourner au front. Puis, s'apercevant de la situation, grand seigneur, le supérieur lui accorde vingt minutes pour finir ce qu'il a à faire. Le film ne nous montre évidemment pas ces vingt minutes. Non, la pornographie est ailleurs, elle est dans l'hyper-réalité (le mot m'effraie un peu mais je n'en vois pas d'autres) du film, elle est dans la mise en pratique

de son projet même : le spectacle de jeunes acteurs aux physiques de pin-up offerts au sadisme d'une mise aux enchères. Avec le spectateur comme client et le réalisateur Verhoeven comme vendeur. Et tout est à vue puisqu'il n'y a rien à voir. Puisqu'aucun mystère n'est supposé exister. Comme dans les films pornos où, quel que soit « le récit » des ébats, les acteurs masculins se finissent à la main, ici il faut toujours finir par montrer le spectacle de la jouissance. Les acteurs sont donc des jouets, présentés comme tels, et non comme des personnages. De la matière morte aux corps parfaits et dont on peut prendre les commandes.



© BUENA VISTA

■ Denise Richards dans *Starship Troopers* de Paul Verhoeven, un film où les acteurs sont des jouets, des corps parfaits dont on peut prendre les commandes.

A ma portée. A ma merci. Des fantômes, dans le sens du Manga *Ghost in the Shell* où le ghost en question était ainsi défini : « terme qui désigne la partie humaine du corps qui renferme l'identité, inventée afin d'éviter la confusion avec l'âme, terme antérieur à l'ère cybernétique ». Ils ne sont ni plus ni moins humains que les araignées géantes, plutôt même moins. Ainsi, lorsqu'à la fin du film, poursuivant le projet de tout dessaper, la bête informe et douée d'intelligence est tirée hors de sa grotte par les soldats, et est exhibée, enfin offerte aux regards, un médium s'approche d'elle et déclare comme une victoire : « Elle est effrayée ». Ce sentiment tremblant, la peur d'être vu, revient donc à une image de synthèse et non aux acteurs. Le seul petit reste d'humanité émerge d'une marionnette. Je peux donc sortir de la salle sans être honteux, car si j'ai bel et bien joui de la torture de corps à visage humain, cette ultime réplique vient me confirmer qu'il ne s'agissait là que d'une illusion d'optique. Les corps en question n'existaient pas. De la pure virtualité. Les ados américains ne se trompent jamais : ce film est bien à prendre comme un jeu vidéo, point. Que moi, je le considère plutôt comme un cédérom pornographique n'est qu'une joyeuse perversion de ma part. ■

Christophe Honoré